

## SUP Support colle 2

**Sujet 1 :****1. Texte à résumer en 50 mots (+/-10%)**

À première vue, il semble que distinguer ce qui relève de la nature et ce qui relève de la culture ne pose pas de difficulté. Est naturel ce qui se produit indépendamment de l'action humaine, ce qui a existé avant l'homme et ce qui existera après lui, les océans, les montagnes, l'atmosphère, les forêts. Est culturel ce qui est produit par l'action humaine, que ce soit des objets, des idées ou encore ces choses qui sont à mi-chemin entre des objets et des idées, et que nous appelons des institutions: une langue, la constitution française ou le système scolaire par exemple. Pourtant la distinction n'est pas toujours aussi simple.

La plupart des objets de notre environnement, y compris nous-mêmes, se trouvent dans cette situation intermédiaire où ils sont à la fois naturels et culturels. J'ai faim, voilà un besoin naturel que je ne peux pas contrôler et qui me conduit à la mort si je ne le satisfais pas. Mais il existe mille manières de satisfaire ma faim et adopter une manière plutôt qu'une autre, manger un type de repas plutôt qu'un autre, tout ceci relève d'un choix culturel. Malgré ces recouvrements et ces zones d'ombre entre ce qui est naturel et culturel, il semble que nous n'hésitions pas beaucoup lorsqu'il s'agit d'attribuer des qualités aux objets qui nous entourent selon qu'ils relèvent de la nature ou de la culture. Mon chat ou mon chien fait partie de la famille comme on dit, et pourtant ils n'ont pas les mêmes droits que les membres humains de ma famille. Bref, entre les humains et les non-humains, il existe une différence importante: les humains sont des sujets qui possèdent des droits du fait de leur qualité d'homme, les non-humains sont des objets naturels ou artificiels qui n'ont pas de droits en propre. C'est une autre façon, peut-être la plus commune finalement, celle que nous enseignons à l'école et qui paraît relever de l'évidence du bon sens, de distinguer entre la nature et la culture.

C'est le rôle de l'anthropologie que de faire l'inventaire de ces différences et de tenter d'expliquer leurs raisons. Pour en faire l'inventaire, il faut aller chez les gens et observer leurs coutumes, leurs façons de faire, de dire, il faut partager leur vie quotidienne pendant plusieurs années, apprendre ce qu'ils savent, comprendre ce qu'ils font, bref, il faut faire de l'ethnographie.

Philippe Descola, *Diversité des natures, diversité des cultures* (2007),  
Bayard, coll. *Les Petites Conférences*

**2. Dissertation :** « La plupart des objets de notre environnement, y compris nous-mêmes, se trouvent dans cette situation intermédiaire où ils sont à la fois naturels et culturels. »

Comment penser « expériences de la nature » à partir de cette affirmation avec les œuvres au programme ? Validez la thèse proposée à l'appui des passages des œuvres listés ci-dessous.

- JV : I, 14 : « Je me rendis à l'escalier » à « animal marin » 183
- JV I, 11 : « Capitaine Nemo, dis-je » à « en user librement » 151
- JV I, 23 : « Le Nautilus flottait » à « lumineuse atmosphère » 304-305
- MH : « Pour Lynx » à « je n'avais pas froid » 319
- CG : « En France » à « percussion du bras » §47 157-158
- CG : « La Umwelt c'est donc » à « Umwelt humaine » §37 185-186

**Sujet 2 :****1. Texte à résumer en 50 mots (+/-10%)**

La catastrophe nucléaire de Fukushima apporte de l'eau au moulin des écologistes. Tant mieux, si cela permet d'approfondir le débat sur notre politique énergétique. Reste à ne pas oublier la double catastrophe naturelle (le tremblement de terre, le tsunami), qui fit beaucoup plus de morts, en tout cas pour l'instant, et sans laquelle l'autre catastrophe n'aurait pas eu lieu. Qu'une centrale nucléaire puisse être dangereuse, nul ne peut plus l'ignorer. Mais que la nature soit bonne, qui peut encore y croire ?

J'y pensais lors de l'Université de la Terre, qui s'est tenue à Paris, dans les locaux de l'Unesco. J'y participais à une table ronde avec le très charmant et très charismatique Pierre Rabhi, agriculteur et écrivain, l'un des prophètes de l'agroécologie et de la décroissance. Car que dit-il ? D'abord, en guise d'introduction, que l'appellation « Terre-Mère » n'est pas une métaphore mais une vérité objective. Cela me laisse songeur. Car la maternité, au sens strict, ne peut exister qu'à l'intérieur d'une même espèce : la mère d'un poulain est forcément une jument, la mère d'un humain forcément une femme. Or c'est ce que la Terre ne saurait être. Qu'en conclure, sinon que l'expression « Terre-Mère » n'est pas à prendre au pied de la lettre, bref qu'elle constitue, exactement, une métaphore ?

Reste à savoir si la métaphore est juste... Que nous soyons tous, en un certain sens, nés de la terre, c'est une évidence (homme, dans les langues latines, a la même étymologie qu'*humus*, qui signifie la terre). Sauf que la mère nourrit ses petits, alors que nous nous nourrissons, par le travail, à partir de la terre. Et sauf surtout que les mères aiment ordinairement leurs enfants, alors que la terre, d'évidence, et qu'on l'écrive avec ou sans majuscule (que le mot désigne la planète ou la terre végétale), ne nous aime pas. C'est le fond du débat, qui rend la notion de « Terre-Mère » quelque peu embarrassante ou suspecte. Ce qu'on y gagne en émotion, en sensibilité, en rêverie poétique ou mystique, je crains qu'on ne le perde en précision, en rigueur, en lucidité. Si la terre était vraiment nourricière, aurions-nous eu besoin d'inventer l'agriculture ? Si elle nous aimait, si elle nous protégeait, nous éduquait, comme fait une mère digne de ce nom, aurions-nous eu besoin d'inventer la civilisation, les sciences, le progrès ?

Tribune publiée dans la revue *Challenges* en avril 2011 par

André COMTE-SPONVILLE

**2. Dissertation :** « Qu'une centrale nucléaire puisse être dangereuse, nul ne peut plus l'ignorer. Mais que la nature soit bonne, qui peut encore y croire ? »

Comment penser « expériences de la nature » à partir de cette affirmation avec les œuvres au programme ? Validez la thèse proposée à l'appui des passages des œuvres listés ci-dessous.

- JV II, 22 : « C'est là que » à « selon l'expression norvégienne ! » 638-639
- JV I, 20 : « Le Nautilus se présenta donc » à « battait les flots avec lenteur » 259- 260
- MH : « Avant de prendre d'autres résolutions » à « cerveau de l'homme » 47-48
- MH : « À présent » à « le dur labeur » 321-322
- CG : « Or le conflit n'est pas » à « un être qui prétend signifier » §4 12
- CG : « Nous nous demanderons maintenant » à « le différent » §7 204

**Sujet 3 :****1. Texte à résumer en 50 mots (+/-10%)**

Dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle apparaissent, au cours d'une querelle qui oppose deux écoles esthétiques, celle du classicisme et celle du « sentimentalisme », deux représentations antinomiques de la nature. Or, à travers elles, ce n'est pas seulement du statut de la beauté et de l'art qu'il s'agit, mais bien de nos attitudes philosophiques et politiques à l'égard de la civilisation en général, en tant que le processus d'élaboration de la culture nous éloigne de manière, semble-t-il, irréversible, de l'authenticité supposée des origines perdues. Pour les classiques, dont la patrie d'élection est la France, cet éloignement est salutaire. Bien plus, l'idée d'une nature tout à la fois originaire et authentique n'a à *vrai dire* aucun sens. Voici pourquoi : à partir du cartésianisme et de la lutte contre l'animisme du Moyen Âge apparaît l'idée que la nature véritable n'est pas celle que nous percevons par les sens de façon immédiate mais celle que nous saisissons par un effort de l'*intelligence*. C'est, selon Descartes, par la raison que nous appréhendons l'essence des choses. Et ce que les classiques français nommeront « *nature* » n'est rien d'autre que cette réalité essentielle qui s'oppose aux apparences données dans l'immédiateté sensible.

L'archétype de cette vision « classique » et rationaliste de la nature nous est bien sûr donné dans les jardins à la française. Ils reposent tout entier sur l'idée qu'il faut, pour atteindre l'essence véritable de la nature, ou, pour mieux dire, la « nature de la nature », user de l'artifice qui consiste à la « géométriser ». Car c'est par la mathématique, par l'usage de la raison la plus abstraite, qu'on saisit la vérité du réel. Comme l'a écrit Catherine Kinzler : « Le jardin à la française, travaillé, taillé, dessiné, calculé, alambiqué, artificiel et forcé est finalement, si l'on veut aller au fond des choses, *plus naturel* qu'une forêt sauvage ... Ce qui est offert à la contemplation esthétique, c'est une nature cultivée, maîtrisée, poussée à bout, plus vraie et plus fragile en même temps parce que l'essentiel ne se dévoile jamais qu'à contrecœur ». Aux yeux des classiques français, le jardin anglais n'est donc pas naturel : dans le meilleur des cas, il s'en tient aux apparences. Il n'atteint pas la vérité du réel. Pis, il peut tourner à l'affectation et au maniérisme, puisqu'il n'incarne ni la nature à l'état brut, ni sa vérité mathématique essentielle. Quant aux paysages sauvages, la forêt, l'océan, la montagne, ils ne sauraient inspirer qu'un juste effroi aux hommes de goût : le désordre chaotique qui y règne dissimule la réalité. Si l'harmonie des figures géométriques évoque l'idée d'un ordre divin, la nature vierge ne présente à l'esprit que des images païennes, à la limite du diabolique. Le beau, dans cette optique, ne saurait être que la présentation *artificielle* d'une vérité de la raison, non la mise en scène des sentiments que peut nous inspirer la restauration d'une origine qu'aurait occultée la civilisation des hommes. On aime la nature dressée, polissée, bref, cultivée et, pour tout dire, *humanisée*.

Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique*, 1992, Grasset, p. 187-190

**2. Dissertation :** « Si l'harmonie des figures géométriques évoque l'idée d'un ordre divin, la nature vierge ne présente à l'esprit que des images païennes, à la limite du diabolique. »

Comment penser « expériences de la nature » à partir de cette affirmation avec les œuvres au programme ? Validez la thèse proposée à l'appui des passages des œuvres listés ci-dessous.

- CG : « Nous nous demanderons maintenant » à « le différent » §7 204
- CG : « Il est donc indispensable » à « ou de gonds » §10 134-135
- MH : « Soudain le silence » à « à ma table » 106
- JV, I, 17 : « Pendant une heure » à « la surface de la mer » 227
- JV II, 22 : « J'allais ouvrir » à « cet homme ? ... » 636
- JV II, 7 : « Au milieu de la masse des eaux » à « les madragues marseillaises » 415-417

## Sujet 4 :

### 1. Texte à résumer en 50 mots (+/-10%)

Disparition progressive de la biodiversité, standardisation linguistique... notre humanité connaît un terrible mouvement d'uniformisation. Les différences naturelles et culturelles qui font sa beauté et celle de son environnement sont écrasées. C'est ainsi son existence même qui est menacée.

Sur tous les continents, sous la pression humaine et celle de l'agro-business, la diversité écologique est attaquée. En Indonésie et au Brésil, la forêt primaire, d'une richesse d'essences et d'espèces animales incomparable, recule de plusieurs dizaines de milliers de km<sup>2</sup> chaque année. Son extrême diversité est remplacée par une extrême unicité, symbolisée par les plantations de palmiers à huile à perte de vue. Or, si l'huile de palme est utilisée aussi bien dans l'industrie agro-alimentaire et les cosmétiques que dans les agrocarburants, sa production en masse entraîne des conséquences environnementales et humaines dramatiques. L'Union européenne, toujours plus prompte à blâmer les autres qu'à balayer devant sa porte, menace l'Indonésie de bannir l'utilisation de l'huile de palme pour les biocarburants en 2021. Pourtant, devant le ballet diplomatique discret mais ininterrompu des industriels et des politiques indonésiens, ira-t-elle jusqu'au bout ?

En dévastant la diversité et le multiple à son seul profit, celui de l'Un, de l'unique, de l'être supérieur, l'homme met en jeu son existence même, dans un geste suicidaire qui s'ignore.

Par ailleurs, ce que l'on sait moins, c'est que l'Union européenne, à travers ses principaux États-membres (Allemagne et France en tête), n'encourage pas particulièrement la biodiversité. Ainsi, les grandes et belles forêts de feuillus typiques de nos contrées se voient de plus en plus concurrencées par une espèce végétale originaire d'Amérique du Nord : le pin Douglas. Comme pour les palmiers à huile, le Douglas est cultivé de manière industrielle, c'est-à-dire en monoculture et en plantation, pour être ensuite exploité de façon systématique par l'industrie du bois, du carton et du papier. Qu'importe que ces plantations appauvrissent les sols, la flore et l'imaginaire. L'essentiel est qu'elles rapportent.

Las, qui a fait l'expérience douloureuse de se promener au printemps dans une « vraie » forêt, belle mais silencieuse, désertée par le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes, sait qu'avec les espèces animales, « les imaginations s'éteignent ».

Menaces sur la diversité – naturelle et culturelle , par  
Boris Grésillon, géographe, AOC, 3/12/2018

**Dissertation :** « Las, qui a fait l'expérience douloureuse de se promener au printemps dans une « vraie » forêt, belle mais silencieuse, désertée par le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes, sait qu'avec les espèces animales, "les imaginations s'éteignent " ».

Comment penser « expériences de la nature » à partir de cette affirmation avec les œuvres au programme ? Validez la thèse proposée à l'appui des passages des œuvres listés ci-dessous.

- MH : « Avec le temps » à « dans le ravissement » 59-60
- MH : « Lynx est enterré » à « je n'y retournerai plus » 211
- CG : « La Umwelt c'est donc » à « Umwelt humaine » §37 185-186
- CG : §20-21 la monstruosité 235
- JV : 580-581 II, ch. 18
- JV I, 10 : « Oui ! Je l'aime ! » à « Là je suis libre ! » 150-151

**Sujet 5 :****1. Texte à résumer en 50 mots (+/-10%)**

Voilà une question bien « parisienne »<sup>1</sup> : lorsqu'on est un intellectuel, que l'on a si longtemps hanté les salles de cours et les bibliothèques, conversé ou discuté avec des collègues, des étudiants, des chercheurs étrangers, soit au *Rostand*, soit au *Cluny*, parfois au *Balzar*, mais toujours devant la sacro-sainte tasse de café, lorsqu'on a, durant des décennies, respiré l'air du Quartier latin, que l'on s'est senti plus intelligent du seul fait de mettre le pied place de la Sorbonne, comment peut-on vivre à la campagne, au milieu [...] des élevages de poulets, bref loin de tout ?

Loin « de tout », peut-être, mais près de soi ; car jamais je ne me suis senti aussi peu « aliéné » — je veux dire aussi peu contraint, par une action extérieure, à me détourner du cours de mes pensées. Il me convient tout à fait, dit Montaigne, « d'écrire chez moi, en pays sauvage, où personne ne m'aide ni me relève, où je ne hante communément homme qui entende le latin de son patenôtre, et de français un peu moins »<sup>2</sup>. Écrit ailleurs — à Paris —, où des critiques, des érudits, des grammairiens, des conseillers eussent pu l'aider, le corriger, son livre eût pu, dit-il, être meilleur — à leur jugement —, mais, écrit dans la solitude, il est plus purement sien. [...]. Si l'on commence à parler comme s'il n'y avait encore aucun livre au monde — surtout pas un livre « sacré » —, aucune tradition, rien que l'on doive respecter, aucun pouvoir dont on doive tenir compte et qui vous tire vers l'insincérité, bref, si l'on commence à parler en pur philosophe, sans autre « outil » que son propre jugement, on voit clairement qu'il n'y a pas de raison pour que l'on s'arrête un jour, car la vérité n'est pas quelque chose que l'on puisse jamais circonscrire.

« Sauvage : qui se plaît à vivre seul, qui évite la fréquentation du monde », dit Littré. Ainsi suis-je. C'est pourquoi je me sens en affinité avec la « sauvagerie » du pays où je vis. J'en hais certains aspects ; d'autres conviennent à mon humeur. Mais ceux-là mêmes que je hais me sont profitables. Lorsque je vois, en septembre, partir de bon matin vers les collines cet être ridicule autant qu'odieux, valeureux triomphateur des faisans et des perdreaux, courageux sans risque, lâche au fond, lorsque je vois, dis-je, dans mon voisinage, cette survivance d'un autre âge, cette caricature du guerrier qu'est le chasseur, je voudrais être ailleurs. Mais lorsque je songe qu'un chasseur étant, par là même, infréquentable, un pays de chasseurs sera comme s'il était inhabité, de sorte que j'aurai peu d'invitations à accepter et à rendre, je ressens, entre la sauvagerie du pays et la mienne, une correspondance qui sert mon dessein de solitude.

Vous le voyez : je ne résiste pas à la tentation de faire une charge contre cet objet de mon mépris : le chasseur.

Marcel Conche, *Vivre et philosopher*, « Vivant en 'pays sauvage', comme Montaigne, ne vous sentez-vous pas comme abandonné ? », 2011.

1. Voir le titre du chapitre. 2. Montaigne, *Essais*, III, 5 (Folio p. 128).

**2. Dissertation** : « Loin "de tout", peut-être, mais près de soi ; car jamais je ne me suis senti aussi peu "aliéné" »

Comment penser « expériences de la nature » à partir de cette affirmation avec les œuvres au programme ? Validez la thèse proposée à l'appui des passages des œuvres listés ci-dessous.

- MH : « Il est juste que » à « épuisé de fatigue » 10-11
- MH : « Nous appartenons à la même » à « pour me transformer à ce point »
- MH : « Depuis que Lynx est mort » à « à sa façon » 59-60
- CG : « La *Umwelt* c'est donc » à « *Umwelt* humaine » §37 185-186
- JV I,10 : « Monsieur le professeur » à « dont il pût dépendre » 142
- JV I, 10 : « Oui ! Je l'aime ! » à « Là je suis libre ! » 150-151